LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains
115 rue de l'Ourcq, Paris XIXe
tél./fax 01 40 05 91 51
courriel : lalucarne@alicepro.fr
site : http://lucarnedesecrivains.free.fr

Vas-t'en Y !.... Il est gentil le Y !
Eurydice El-Etr
Je tousse de la lumière
éd. La Délirante

15 juillet 2009 – 2e année – N° 17
Saint-Donald

À la Saint-Donald, ne rêve pas d'Archibald

1,50 €

L'écriture publique

par Jean-Baptiste Féline

Après la lecture publique, l'écriture publique ! Si les lectures aident la littérature à vivre, l'écriture publique accouche d'une littérature peu viable. Dans le cadre du festival *Paris en toutes lettres* (qui s'est déroulé du 4 au 8 juin 2009), Jacques Jouet a écrit un roman-feuilleton de trente-trois épisodes en cinq jours, *Agatha de Paris*, sous les yeux des Parisiens. Pendant que l'auteur, membre de l'Oulipo, écrivait son texte dans une tente sur la place Stalingrad, son travail était projeté sur un grand écran placé à l'extérieur. Un véritable défi qui n'a pas empêché un gamin, observant la construction du texte en direct, de s'étonner : « Il n'a écrit que trois phrases ! » (*Le Parisien*, vendredi 5 juin 2009). Comme si écrire était quelque chose d'automatique… Au lieu de lutter contre cette méconnaissance du travail d'écriture, cet exercice a pris le risque de la renforcer.

Car les lecteurs, devenus spectateurs, sont invités à croire en la qualité de l'objet. Mais elle tiendrait du miracle, tant ce procédé d'écriture ignore, entre autres, les caprices de l'inspiration comme le travail essentiel de réécriture et de maturation ! Or, quel intérêt revêt la performance artistique si l'objectif premier de l'art, à savoir la beauté de l'objet, se trouve nécessairement sacrifié ? En réalité, outre l'envahissement de l'espace urbain par une littérature de divertissement – à consommer aussi rapidement qu'elle a été produite –, ce jeu est un exemple du besoin de notre société de mettre en scène la production artistique et non plus seulement son produit. Certes, un défi semblable avait été envisagé en 1927 avec Georges Simenon (qui devait écrire dans une cage de verre et avec la collaboration du public), mais le projet avait indigné la presse et ne s'était pas concrétisé.

Un parcours rapide des dizaines d'épisodes d'*Agatha de Paris* confirme l'impression de remplissage qu'ont donnée les toutes premières lignes : « Paris va bien. C'est une bonne nouvelle. Paris va très bien. Paris va au mieux. Est-ce à dire que Paris n'est plus tout à fait Paris ? » Chers amis, la littérature va bien. C'est une bonne nouvelle. La littérature va très bien. La littérature va au mieux. Est-ce à dire que la littérature n'est plus tout à fait la littérature ?

à lire dans ce numéro

page 2
Pierre Merle, *Dure, la reprise !...*
Étienne Orsini, *De l'orage dans les mains*
page 3
Sam Savage, *Source première*
Jean-Pierre Mesnard, *Instinct de conserve*
Bernard Gasco, *Ballade pour un paradis*
Étienne Ruhaud, *La Défense*
pages 4-5
Françoise Blanchard, *La robe d'hortensias*
pages 6 et 7
Bruno Testa, *Millésime Cricri*
Jacques Phoebé, *Été*
Nicole Parrot, *Elle s'appelait Grâce*
page 8
Jean-Pierre Hilaire, *La partie de cartes*
page 9
Christian Vellas, *Pour faire court*
Emmanuelle Grangé, *Passé simple*
Sylvie Hérout, *Promenade estivale*
pages 10 et 11
LA CHRONIQUE : Claude Duneton, *Un blog opératoire*
AGENDA
EXPOSITIONS
page 12
Paul Desalmand, *Les Français ne lisent pas Pêche à la ligne*
À LA LIBRAIRIE
Philippe Berling, *Brève nouvelle*

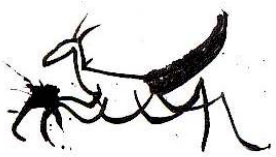
Dure, la reprise ! Merci Mura !...

par Pierre Merle

« Mes muscles étaient aussi durs que du pain oublié pendant une semaine dans un réfectoire. » Heureusement pour moi, les bonnes fées ont veillé jusqu'à présent à ce que je ne sois jamais dans l'obligation de bouffer du pain oublié pendant huit jours dans un réfectoire. À ce qu'il paraît, même les pigeons les plus gris et les plus déplumés des villes les plus grises et les plus dépeuplées n'en veulent pas. C'est dire si c'est dur ! Mais là n'est pas le problème et, quoi qu'il en soit, la métaphore reste au moins aussi compacte et robuste que le pain en question. Elle n'est d'ailleurs pas de moi, l'image. Elle est de l'excellent Haruki Murakami, et on peut la trouver à la page 115 de son dernier opus, *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond* (Belfond éditeur). Il faut en effet, cher lecteur, tenir compte du fait qu'en plus d'écrire – et d'écrire bien ! – Murakami court comme toi tu prends le métro : cinq mille, dix mille, semi-marathon, marathon complet (42,195 kms), etc., etc. Et parfois dans la douleur... Forcément. Rien que d'énumérer, ça essouffle !...

Il est sûr que je ne suis pas Murakami, et cela à aucun point de vue. Mais il se trouve que d'une part je scribouille un peu, et que d'autre part il m'est aussi arrivé (même si je ne me suis jamais frotté au marathon) d'aller agiter les compas, coudes au corps et foulée aussi allongée que possible, sur des chemins de terre. Il se trouve aussi que le parallèle entre la course et l'écriture me semble, au-delà de quelques clichés téléphonés que chacun devine, évident. Je me souviens de la dernière fois que j'ai couru dix kilomètres (on dit « un dix mille », ça fait mieux), c'était le dimanche 16 août 1987 sur un circuit sympa et boisé de Seine-et-Marne. Après, trouvant cela sans doute un peu monotone et peut-être un brin longuet, j'ai décidé, pour ne pas me lasser du plaisir de courir, de me contenter de distances plus peinardes... cinq-six kilomètres, en général, voire seulement trois, suivant la forme et la chaleur, mais jamais moins. Ça se passait en principe au bois de Vincennes. Couverts régulièrement, je veux dire deux ou trois fois par mois, c'est déjà pas si mal, pour un mec encastré (j'allais écrire : « incarcéré ») au cœur de Paris. Je comptais poursuivre ainsi ma vie de smicard de l'athlétisme dominical, quand, le 26 décembre 1999, se produisit une vraie catastrophe. Le 26 décembre 1999, ça ne vous dit rien ? Voyons... le grand coup de ventilo météorologique sur Paris, avec bourrasques à 170 à l'heure, débris partout dans les rues, tuiles cassées, bouts de gouttières dégringolés des toits, pots de fleurs éventrés sur les trottoirs, pare-brises étoilés, enfoncés, éclatés, verre brisé, sirènes de pompiers à fendre l'âme, et toute la gamme. Sans oublier, et c'est là où je veux en venir, les arbres arrachés, abattus, enchevêtrés, qui s'entassaient et se chevauchaient sur les petites allées constituant mes parcours habituels dans mon bois de Vincennes ! Bref : plus question d'aller trottiner sous la ramée !

C'est comme ça que j'ai arrêté de courir. Longtemps... longtemps. Jusqu'à ce que je prenne l'habitude de ne plus courir, même quand le bois, enfin, fut redevenu un bois. Heureusement, Murakami – dont j'avais beaucoup aimé, surtout, La *Ballade de l'impossible* et *Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil* – veillait. Et vlan ! Ne voilà-t-il pas qu'il sort, en avril-mai (pour la traduction française), son *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*, dis donc ! Tout de suite, ça me fait le coup de l'écho lointain. Puis, carrément, de l'appel. Pas possible de résister. Alors, je l'achète, le bouquin, je me jette dessus comme un mort de faim, et voilà : c'est comme ça que je me suis à nouveau retrouvé, par un beau matin de juin 2009, à rejouer des fusains sous les frondaisons vincennoises, pour tenter d'avaler au moins trois kilomètres en foulée... raisonnable. Dur ! D'accord, je les ai faites, les trois bornes. Et je compte bien récidiver. Mais : dure, la reprise ! Avec, en prime, ce léger tiraillement là-derrière, au tendon d'Achille gauche, qui a duré deux jours. Ah ! le manque d'entraînement, c'est terrible !... Oui, le manque d'entraînement, vous dis-je !... Et le premier qui s'aviserait de me faire remarquer qu'en plus dudit manque d'entraînement j'ai quand même (surtout ?) pris presque dix ans dans la tronche depuis mon dernier parcours, je lui en colle un, de pain ! Je ne sais pas s'il sera aussi dur que celui de Murakami, mais ça sera dans les gencives. Direct !



De l'orage dans les mains

De l'orage dans les mains
J'ai froissé le sérieux
des hommes d'affaires et influents
Puis j'ai mordu dedans
pour y marquer ma joie
Il y avait un petit air
de connivence dans le regard du soleil

Étienne Orsini

On peut se cacher derrière
un rideau, et comme ça
on serait des marionnettes.

Eurydice El-Etr

1re visite au Jardin des Plantes

Ours ! Canards ! Singes !
Oiseaux ! Tigres !
Oh le beau livre !

Eurydice El-Etr

Source première

par Sam Savage *

Retrouver son point de départ c'est essayer de découvrir la source d'un fleuve. On remonte le courant pendant des mois sous un soleil de plomb entre deux parois d'une végétation luxuriante, des cartes en état de décomposition avancée dépliées sur les genoux. Les faux espoirs, les essaims pervers d'insectes suceurs de sang ainsi qu'une mémoire défaillante vous rendent à moitié fou, et sur quoi vous tombez au bout du chemin – quel est l'Ultima Thulé de cette enquête ridicule ? Un bourbier au fond de la jungle ou, dans le cas d'une narration, un mot ou un geste totalement insignifiant. Ce qui n'empêche pas le cartographe de planter son compas plus ou moins au hasard entre ce bourbier et la mer avant de décréter : ici naît l'Amazone.

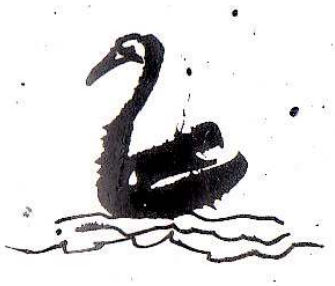
* Sam Savage, *Firmin*, *Autobiographie d'un grignoteur de livres*, Actes Sud, 2009.

Instinct de conserve

par Jean-Pierre Mesnard

J'aimerais me faire construire un grand bocal en verre avec un gros bouchon de liège. Je le remplirais de formol et je me glisserais dedans quand je serais trop vieux. Je passerais ainsi tout mon temps à regarder les gens dehors, bouger et s'agiter vainement, grossièrement déformés par le verre épais et le liquide visqueux. J'aurais pour eux le bon sourire figé et le cheveu toujours vivant qui danse quand on remue le bocal. Il y aurait au fond, à mes pieds, une couche de petits papiers brillants de toutes les couleurs. Quelque géant aimable viendrait bien de temps en temps retourner le bocal d'un geste vif du poignet et le remettre en place aussitôt pour voir tomber en pluie magique les petits bouts de papier d'or, donnant à mon visage et à mes mains livides leur couleur d'antan, pour un moment seulement.

J'aimerais bien me faire construire un grand bocal plein de formol où je me glisserai quand je serai trop vieux.



Ballade pour un paradis

En ce Marais j'ai vu,
Compère, dites-nous,
Tant de choses, de gens,
Compère, parlez-nous.

Tant d'Histoire, de temps,
Compère, comme nous,
Tant d'orages, de ciels,
Compère, chantez-nous.

« La Poupée Merveilleuse »,
Compère, vous rêvez,
Et son « Bel Arlequin »,
Compère, nous bercez.

« Les Désirs de Manon »,
Compère, vous aimez,
Passage Charlemagne,
Qui me vit tant passer.

Rêves d'Amour, Marais,
Fraîcheurs à emporter,
« Losco le Ceinturier »,
Pour fort nous attacher.

"Yayabo", "Paris Look",
« Raid Happy » bienheureux.
Voici le Vingt et Neuf,
Compère, reviendrai…

Bernard Gasco

La Défense *

par Étienne Ruhaud

La Défense rappelle un paysage de haute montagne.

L'ascension se fait par étapes. Il faut se frayer un chemin entre les immeubles, gravir une série d'escaliers escarpés, puis traverser des passerelles aériennes. Sur le parvis, saturé de gaz, l'oxygène se raréfie. La végétation disparaît, se concentre en parcelles de gazon, en arbres nains plantés en pots. Reflets du ciel minéral, les centres commerciaux exposent leurs architectures transparentes. Les tours de béton donnent le vertige. La fontaine de Moretti est une cascade, l'œuvre de Miro un piton rocheux à la forme bizarre, sculpté par les glaces. L'ensemble produit un sentiment mêlé d'écrasement et de liberté.

Derrière la Grande Arche, au pied de Nanterre, s'étale la vallée de Courbevoie.

* Extrait de *Petites fables* (éd. Rafael de Surtis), uniquement disponible sur commande chez l'éditeur (7 rue Saint-Michel, 81170 Cordes-sur-Ciel).

La robe d'hortensias

par Françoise Blanchard

« Maman,

Ce n'est pas bien joli d'être habillée comme ça en venant à Genève ! Maman, te rends-tu compte que je suis à Genève, ce n'est pas à Arbusigny, ici ! Si tu reviens, tu pourrais acheter un manteau mi-saison… Comme tu étais habillée ! Et toute la salle qui disait :

– Alors, vous avez eu votre maman !

– Elle a eu sa maman !

– C'était donc sa maman !

Maman, tu n'aurais pas dû venir habillée comme ça ! Et puis, tu n'aurais pas dû emmener le petit ! Comme il était drôle avec ses souliers ferrés et son complet trop court ! J'ai l'impression qu'on se moque des gens qui viennent me voir… N'est-ce pas, maman, que tu me comprends ?

Je voudrais les petits ciseaux de tante Adeline, de l'eau de Cologne et une robe de chambre. Je suis si mince qu'il n'y aura pas besoin de beaucoup de tissu. Je ne voudrais pas que vous fussiez sans argent à cause de moi.

Je t'embrasse, maman. »

C'est une lettre de tante Olga, la dernière ; elle va mourir dans quelques semaines. Olga se trouve dans mon histoire, personne ne sait qu'elle est mon double. Elle me frôle de son ombre, le souffle de sa bouche se faufile sur mon visage et je ne peux pas dormir.

Elle est chez elle dans ma maison et depuis si longtemps ; alors, elle fait ce qu'elle veut. Sa lettre est dans mon tiroir, sous le plumier des fourchettes et des cuillers de tous les jours, à côté de sa photo en noir et blanc ; au dos, Olga, onze ans, juin 1920. Drôle d'endroit secret pour une photo précieuse. Personne ne la trouvera.

Olga est en tablier d'école, toute raide à côté du bassin de pierre. Elle est voûtée, son tablier remonte par-derrière, ça fait comme une bosse dans le dos. Elle est triste, on dirait qu'elle cache une grimace de souffrance. C'est ce que ma mère m'a dit : « Oui, tu ressembles bien à Olga sur cette photo. »

Mon père m'a parlé d'elle… que c'était une jolie fille, qu'elle savait tout faire de ses dix doigts, qu'elle lisait beaucoup tout en tricotant, qu'elle écrivait de belles lettres à ses cousines et à sa tante Adeline. Je ne voulais rien savoir de ça ; mon père avait dit un jour qu'elle était jolie et que je lui ressemblais : j'aimais mieux ces mots-là. Pourtant, « On ne dit pas ça aux filles, ça les gâte ! » Ma mère en est sûre, elle me le dit souvent. Je lui en veux.

Si on m'a raconté… surtout brodé à petits points d'aiguilles pointues les derniers instants de sa mort, c'est que j'en redemandais sûrement… Encore une fois, maman, dis-moi. Et je pleurais dans mon lit sur ma tante Olga, à lourdes larmes vraies.

Mes copines au lycée, je les faisais carrément mourir dans le mouchoir en quelques phrases choisies, et c'était dans la poche. Je leur faisais mon petit théâtre sous les tilleuls de la cour avec deux ou trois mots, pendant la pause assoupie des demi-pensionnaires repues, entre midi et deux… « Oui… ma tante Olga est morte à vingt ans, en plein midi, en plein soleil, quand nous les filles, on va au bal avec les talons aiguilles. » Et je répétais en mettant le ton ce que j'avais entendu à la fin des repas de famille, qu'il avait fallu lui couper les côtes pour dégager le cœur, un cœur devenu gros comme une courge pour la soupe…, que mon oncle Henri allait chercher à la glacière des pains de glace gros comme lui dans un sac à pommes de terre, qu'il les apportait à l'hôpital pour les poser sur la poitrine d'Olga qui étouffait… La glace fondait sur le chemin et il ne restait à l'arrivée que quelques glaçons, c'était en plein mois d'août, c'est pour ça.

Je faisais traîner et j'arrivais au dénouement dans le silence cassé par les reniflements et les hoquets : elle est morte à vingt ans en n'ayant jamais connu l'amour et en disant « Maman, c'est pas malheureux de mourir aujourd'hui en plein soleil. »

C'est tout ce que je disais de tante Olga à ce moment-là ; je ne savais pas encore que les premiers mots de sa lettre, découverte juste après la mort de ma mère, allaient faire jaillir de moi un petit mal qui ne demandait qu'à bondir. *« Maman, tu n'aurais pas dû venir habillée comme ça ! »*

1957, j'ai quinze ans, je suis amoureuse d'un garçon de la chorale des lycées, il sera dentiste ; la photo de classe montre que je tiens à me faire repérer ; les filles sont toutes en blouse bien boutonnée, moi, la mienne est ouverte et j'ai un bandeau à rayures dans les cheveux, dont les deux pointes tombent sur l'épaule ; je suis la seule à ne pas sourire : « Tu ressembles à tante Olga »… ça m'est revenu à ce moment-là avec les autres choses.

La photo me dit dans ma mémoire que ma mère fait tous mes vêtements, une jupe en jean qu'elle a recopiée depuis la vitrine de chez Montanier, une jupe surpiquée de fil jaune avec des fermetures éclair jaunes sur les poches du dos, le port du pantalon est interdit, une robe à grosses fleurs d'hortensia bleues, avec une ceinture doublée de gros-grain qui me scie les côtes, tissu revu chez Bouchara pour un couvre-lit il y a quelques jours, une autre jupe en feutrine blanc cassé, raide comme une jupe de poupée, Courrèges avant l'heure ! Je quittais ma blouse d'école en douce, ma blouse bleue avec des marguerites brodées sur le *i* de mon prénom, pour montrer en dessous ma robe princesse en tweed rose, bien cintrée sous les pinces de poitrine… Je les fais sans cesse reprendre ; le petit caraco assorti ferme avec un gros bouton de corne que ma mère a décousu de son manteau…

Ma mère me fait belle et j'entends encore le cliquetis de la machine à coudre, le balancement du pédalier le soir, pendant que je termine ma composition française. Je la presse, je veux ma robe neuve pour aller à la chorale, pour aller à la messe, parce que c'est Pâques, et puis après, ça serait Noël, ça serait samedi, ça serait dimanche… Ma mère coud à genoux, une épingle

à tête rouge entre les dents, les autres en boule de hérisson à son poignet, elle arrondit l'ourlet de ma robe de bal, et moi je me dandine d'un pied sur l'autre à côté de la *travailleuse* ouverte… J'ai autre chose à faire, ce n'est jamais le bon moment pour l'essayage, je lui dis. Je ne sais plus si je sais lui dire merci.

Je ne peux pas dormir, il y a des mots qui cognent à mes tempes à chaque coup du cœur. La lettre de tante Olga me fait revivre un rendez-vous de pluie, un jeudi après-midi ; c'est comme si c'était hier, ce rendez-vous.

Ma mère viendra me chercher à la sortie, vers 5 heures, elle m'a dit qu'on irait voir pour le tissu d'un manteau à la « Maison du tissu ». Je veux un manteau-couverture à gros carreaux écossais, on laissera les franges en guise d'ourlet, je l'embête avec cette idée.

On est cinq ou six filles du lycée, plutôt délurées. Elles ont des jolies mamans blondes décolorées avec des indéfrisables, elles habitent dans l'avenue pleine de platanes. Il y a Lucile, son père, il est *docteur*, elle le deviendra, Catherine, la fille du directeur du casino, Françoise et Fanny, la belle bijouterie de la rue du Lac, Jacqueline, le bureau de tabac-librairie, Marianne et sa jupe en tergal à plis creux, à carreaux bleu marine et verts, et ses collants rouges… Elles s'habillent en *confection* chez Fournier, elles ont leur couturière, elles boivent du thé à 4 heures le dimanche… on ira acheter des millefeuilles à la pâtisserie du Glacier.

J'ai la main quand même, c'est moi qui leur passe les versions latines et j'ai la langue bien pendue, elles recherchent ma compagnie. Je me défends.

Je joue bien la comédie, je m'éclipse du cours sur mon vélo, personne ne sait où j'habite. Prendre à droite, tourner dans des rues grises avec des garages et les petits mécanos en blouse bleue couleur de cambouis qui me sifflent, dire bonjour à la garde-barrière debout, descendre du biclou, marcher à pied à côté, ça monte, il pleut, j'arrive trempée dans le hall qui sent la soupe et la lessive ; c'est affreux, on fait sécher mes draps sur un fil au-dessus du fourneau à mazout. Le soir, je fais mes devoirs en écoutant Radio-Sottens, il y a du théâtre, des pièces policières, ça énerve ma mère qui refait la housse rouge d'un édredon de cretonne, je l'ai toujours, mon père tape à la machine, je l'ai gardée la Remington.

Ma mère est une *belle* femme, forte, quelqu'un a dit, elle fait bien *institutrice*, ce mot m'est resté. Elle se laisse un peu aller, je lui reproche. Elle coud pour *sa fille*, elle se contente de la faire belle, ça lui suffit, je ne sais pas quand elle a commencé à faire ça. Elle dit que pour elle ce n'est plus la peine ; c'est vrai, sur les photos, toujours le même tailleur gris pâle, celui que je ne n'aime pas, et son chemisier blanc brodé de lys qu'elle a dessinés ; elle amidonne le col châle, c'est moi qui prépare le bol avec de l'eau chaude, la pattemouille aussi.

Ce jeudi, l'air est à la pluie ; on est toutes à la sortie et on plaisante : ce soir, il y répétition de chorale et la vie pourrait peut-être commencer là.

Je l'ai vue de l'autre côté du trottoir, devant le magasin de fournitures, la quincaillerie. Dans la vitrine, des clous et des marteaux, des scies, les outils du petit bricoleur pendus du plus petit au plus grand. Elle a son vélo contre elle ; elle a mis son petit manteau de pluie, c'est bien bon quand il pleut ; elle a dû grossir, le bouton du milieu n'est pas fermé et je sais qu'elle a gardé dessous sa robe en jersey à chevrons marron, je lui ai dit de la jeter pourtant. Ça y est, il pleut pour de bon. Son bonnet de pluie est en accordéon sur la tête comme un sac transparent, je sais qu'elle est allée chez le coiffeur la veille et il faut que ça dure. Les deux attaches du bonnet pendent sous le cou, elle se tient droite, et son regard comme une entame épie ; elle me cherche, elle m'attend.

De l'autre côté, il y a moi qui fais semblant de ne pas la voir, je ne veux pas dire aux autres que c'est ma mère. Peut-être que Marianne l'a vue, elle la connaît, mais elle n'a pas le temps de me dire un mot que je me sauve par l'étroit passage du garage à vélos. Je me cache dans la bibliothèque qui donne sur la rue. J'attendrai que ma mère s'en aille le temps qu'il faut. À travers la vitre, c'est flou, elle fait mine d'avancer puis recule, elle ne sait pas si elle va traverser pour demander où je suis. Les filles s'en vont, la rue se vide ; je la regarde partir, son manteau est chiffonné et remonte dans le dos, elle est lourde, son vélo la retient de tomber.

« Maman, tu n'aurais pas dû venir habillée comme ça ! »

Les jambes comme du bois mort. Redescendre les escaliers du lycée. Se tenir des deux mains à la rampe. Ne plus savoir comment rentrer à la maison.

Se soustraire aux mots, faire semblant de regarder le rond de lumière qui danse dans mon bol de soupe.

Tout garder pour moi. Et le branle-bas que ça fait. Et jusqu'à quand ?

Tante Olga et moi… la même chose dans la même histoire de nos trahisons de filles ; je sais par cœur ces mots qui font tout leur poids. Des mots comme balles perdues.

Aujourd'hui, je suis prête… ma maison est en ordre, j'ai fait mon lit et rangé tous mes tiroirs ; j'ai bien fait comme il faut, c'est que j'attends sans peine mon prochain rendez-vous avec ma mère, la seule à savoir le début de tout. C'est sûr, ce sera pour un autre jeudi. Peut-être pour… déjà… demain, si ce n'est pas trop tard ?

Je n'ai jamais su tellement lui dire les choses quand elle était près de moi ; je ne saurai pas mieux le faire là-bas. Et le jour est proche où nous allons nous mettre à deux pour repriser nos accrocs. Je me demande comment on va s'y prendre.

La plus simple des réparations de fille, et je n'ai trouvé que celle-là, ce serait de ne pas oublier de mettre dans mon dernier bagage, seulement pour elle, le manteau de laine rouge, un coupon de vichy rose en petite largeur, la belle robe d'hotensias bleus de mes seize ans et puis, au bout du compte, les « cent regrets » que je porte, tout en dessous de moi.

Alors, elle sourira.

Et le branle-bas que ça fera !

Millésime Cricri

par Bruno Testa

Cricri est mort. On l'a enterré hier au cimetière de Saint-Denis. On a glissé une bouteille de côtes-du-Rhône dans son cercueil. C'était sa dernière volonté. Faute de pouvoir mettre de la bière dans son vin, on a mis du vin dans sa bière. Sans lui, le bar d'Ammad ne sera plus tout à fait le même. Cricri faisait partie des meubles depuis le temps, du décor, retenait les murs. Avec son éternelle casquette de marin sur la tête, ses favoris, sa peau grêlée. Une vraie trogne. On le voit dans quelques films, comme dans *Pigalle* de Karim Dridi. Il joue le rôle du contrôleur de tickets dans un cinéma porno. Du taillé sur mesure. Enfin presque, car Cricri a été charcutier dans une autre vie, en Vendée. Mais ça fait tellement longtemps. Il a bu la boutique, la femme, les enfants, sa vie, et fini par se retrouver à sec sur le pavé à Paris. Où, mieux qu'à Montmartre, aurait-il pu tenter une ultime métamorphose ? Sa chance ? Être tombé par hasard sur Ammad qui venait de racheter l'Hôtel de Clermont, rue Véron. Un ancien commerce de bougnat devenu bistrot, hôtel au mois pour des moi en quête d'un toit. Seul avec son RMI, Cricri ne serait pas allé bien loin. À peine de quoi payer le tabac, le comptoir. Il aurait coulé le rafiot, fait l'épave dans la rue.

Cricri avait connu Ammad à Alger. Ammad vendait des fruits et légumes. Cricri faisait le chauffeur pour un militaire. Il arrive que la guerre crée malgré tout des liens de paix. La preuve. Ammad a logé Cricri, l'a nourri. En contrepartie, Cricri faisait un peu la bouffe, les courses, passait l'aspirateur dans les chambres. Le reste du temps, il était le personnage principal du bar.

Il a fini sa vie comme ça, l'ancien charcutier. En salaison au comptoir. En érémiste qui n'aurait même pas à gérer son RMI. Le Vendéen est devenu cigale de Paris, de Paname, de Pantruche !

Chaque fois que je venais faire un viron, je lui payais un canon. En général une bière. On avait nos rites. Au bout d'un verre ou deux, il me promettait un verre. Mais en aparté, sur le ton de la confidence pour que personne n'entende. Donc, un jour, il me paierait un verre. Et pour lui cette promesse, c'était plus qu'une simple parole. Mieux que de l'or en barre, de l'or en bar ! C'était une avance en quelque sorte que je lui faisais. Mais attention, avec un retour sur investissement. Mieux que tous les carnets que l'on vous fourgue à la Caisse d'Épargne. Pour prouver que j'avais confiance en sa parole, je payais par avance la tournée que je ne manquerais pas de lui offrir quand il m'aurait mis la sienne. C'est comme ça qu'on devenait des bons copains.

Parfois, en signe d'amitié, il me montrait sa bouche, son absence de dents. Un remugle de fosse, une exhalaison d'égout à ciel ouvert. Il ne supportait pas son dentier. Mais il en avait un. Un vrai. Il allait le chercher pour me le faire voir. Effectivement, c'était bien un dentier qu'il avait là dans la main. Un dentier qui souriait pour rien. Il le mettait.

– C'est mieux, je lui disais, vraiment mieux.

Il souriait, avec des dents cette fois.

– Ah bon !

Malheureusement, le dentier lui faisait mal.

– Pas grave, je disais, pour le consoler. Il faut endurer pour être beau.

Qu'il pense aux filles qu'il pourrait se faire.

– Ah, ah, il disait.

– Eh, oui.

Enfin, mettre un dentier pour se faire des filles, il s'en foutait un peu. Encore, ça serait pour boire des bières, d'accord. Il allait replacer son dentier dans un verre d'eau, sur le lavabo. Au moins, on ne pourrait pas dire qu'il ne se servait jamais de ce liquide. D'ailleurs, l'eau, on a fini par en trouver dans ses poumons à l'hôpital. Ce qui est un vrai miracle pour quelqu'un qui n'en avait jamais bu une goutte. Ni abusé pour d'autres usages. L'hygiène, il est vrai, n'était pas le propre de Cricri. Cricri était un véritable bouillon de culture. On se le serait arraché dans un laboratoire.

Cricri a vécu chez Ammad les vingt dernières années de sa vie, dans sa chambre au rez-de-chaussée qui contenait tout ce qu'il possédait. Une valise, une télévision, plusieurs casquettes de marin, et bien sûr son dentier. Il a vécu là, lentement, sereinement. Il avait pour lui d'avoir compris que le meilleur moyen de ne pas se noyer, c'était encore de ne pas affronter le courant de face. De se laisser déporter. Il avait une grande plasticité du psychique, capable de s'adapter à n'importe quelle situation. Ce n'était pas un révolté de l'existence, pas un refaiseur de monde. Un pacifique pour de vrai, un bouddhiste de l'œsophage.

Chez Ammad, Cricri a réussi ce que réussissent certaines plantes parasites, vivre en osmose avec l'hôte qui vous accueille. En retour, Cricri apportait une couleur au lieu, lui donnait son authenticité, surtout pour les routards du Canada, des États-Unis, d'Amérique du Sud, venus respirer le véritable air de Montmartre, rencontrer l'autochtone.

On le voyait parfois dans le quartier. La démarche chaloupée quand il traversait la rue. Un vrai marin du bitume qui affrontait la mer sur la route, les vagues des trottoirs, avant de regagner son port. Cricri ressemblait de plus en plus à un lézard. Il avait refait l'évolution à l'envers, depuis les millions d'années qu'il se tenait au comptoir. Il ne se servait

plus de sa langue que pour laper les verres, à distance. Toujours de bonne humeur, dans les vapeurs benoîtes de l'alcool. Copain avec tout le monde, devenu la mascotte du bar, star parmi les chômeurs artistes, les peintres au RMI, les acteurs perdus sans collier. Comment aurait-il pu s'ennuyer un instant alors qu'il était le centre du bar qui était le centre de Montmartre qui est bien sûr le centre du Monde.

J'enviais parfois sa façon minérale de vivre dans l'éternel présent. Il est passé sur la Terre, sans avoir peur des Ténèbres. Comment les avait-il évacuées ? Par quelle pompe magique ? Comment était-il devenu feuille, feuille même pourrie, mais une feuille ? Comment avait-il fait pour terminer végétal, évacuer le lourd poids de la viande ?

Il restera de Cricri cette silhouette chaloupée, cette casquette de marin, quelques images de figurant dans des films. Il restera cette bouteille de vin dans la tombe qui lentement mûrit en compagnie des vers. Millésime Cricri.

En revenant de Suisse

La neige est belle
comme une petite lessive.

Eurydice El-Etr

Été

Entre peinture et confiture
Nulle place pour le poème
Sauf que peinture et confiture
Sont le poème

M'importunent grandement les mouches
Ai pendu longs rubans gluants
Pour qu'elles y touchent
Mais c'est néant

Quand vient ce temps de canicule
En ce dur pays de Provence
Je recherche les particules
D'ombre de fraîcheur et d'aisance
Volets clos et fenêtres closes
Et le soir venu j'arrose

Jacques Phoebé

Elle s'appelait Grâce *

par Nicole Parrot

Elle s'appelait Grâce et portait bien son prénom, remarquaient les garçons. Ils l'appelaient aussi « Cent pour cent » avec un sourire entendu. Elle l'était, grasse, et aussi gracieuse, et douce, et souriante. Rondelette, potelée ou « toute en chair », préférait dire sa maman attendrie. Non, non, Grâce n'aimait pas les sucreries. En revanche, elle rajoutait du beurre sur les croissants et de la mayonnaise sur les frites, bref, elle raffolait de la graisse sous toutes ses formes. Tout comme elle adorait la chaleur, tournait à fond le bouton des radiateurs en hiver et guettait l'arrivée du printemps. En ville, même par la plus accablante des canicules, elle marchait sur le côté ensoleillé de la rue et, à la belle saison, elle filait sous les Tropiques, au bord d'une mer chaude.

Elle choisissait les heures brûlantes pour poser son drap de bain fleuri sur le sable d'une crique déserte et s'exposer tout entière aux ultraviolets. Un matin particulièrement torride, les touristes avaient déserté la plage plus tôt que d'habitude. Elle était restée seule avec ses chips suantes d'huile et ses crèmes solaires. Elle s'en tartinait généreusement. Visage et cheveux. Toute sa personne, face et pile, rutilait. Elle semblait « revenir » dans la poêle, comme on dit dans les recettes. On s'attendait presque à entendre le crépitement caractéristique des côtelettes, et sa serviette portait des taches de gras, comme si elle avait épongé des pommes de terre rissolées.

Ce jour-là, la tête au creux de son coude, Grâce s'endormit profondément. Dans un ciel plombé, le soleil brûlait comme jamais. Le mercure des thermomètres s'était bloqué au zénith. Tous les records de chaleur étaient battus. Habitants et touristes, petits et grands, bêtes et gens, s'étaient sagement allongés à l'ombre où ils avaient sombré dans une sieste interminable. Enfin, quelques heures plus tard, un groupe de baigneurs tomba en arrêt devant le tapis de bain fleuri.

Une sorte de motte de graisse d'un mauve doré, nacré, semblait fondre en une large flaque irisée. Dans un léger clapotis, des bulles crevaient doucement sur ses bords. La flaque avait recouvert un sac de plage. On pouvait apercevoir, en transparence, des tubes et des boîtes métalliques de produits à bronzer. À côté, bien pliée, une robe d'été reposait sur une paire de sandales. Les baigneurs restèrent longuement en arrêt devant ce spectacle. « C'est dégoûtant », remarqua l'un d'eux avec un frisson. « Ça fait penser à de la graisse de baleine », remarqua un autre. Ils poursuivirent leur chemin en hochant la tête et sans toucher à la flaque. Celle-ci disparut bientôt, lapée par des chiens errants et entraînée par les vagues de la marée montante dont elle étoila l'écume. Ainsi finit Grâce.

* Nouvelle extraite d'*Histoires à rendre fou*, second recueil de Nicole Parrot dont le premier, *Treize étranges histoires* (Le Seuil), a reçu le Prix de la nouvelle 2005 décerné par la SGDL.

La partie de cartes

par Jean-Pierre Hilaire

Leipzig, 4 décembre 1943

Sous le ciel grisâtre du crépuscule, c'est à peine si on distingue les médiocres baraques qui abritent du froid polaire les travailleurs forcés dont les nationalités dessinent la géographie de l'occupation nazie de l'Europe. Les Français sont au numéro 32. Leurs pénates ne brillent pas par leur confort. Des paillasses superposées, des armoires métalliques exiguës et quelques rares chaises branlantes. Le poêle au centre ne tire pas, et les hommes grelottent dans leurs pauvres habits inadaptés à la température ambiante. L'évasion est dans tous les esprits, mais le camp est entouré de miradors et de clôtures en fil de fer barbelé, sans parler des chiens féroces et de la Gestapo. Il y en a bien qui ont essayé, mais on ne les a jamais revus. Et pourtant, l'humeur est joyeuse. La partie de cartes constitue une pause sacrée après la rude journée passée à l'usine Hasag à visser des boulons avec, en tout et pour tout, un infâme brouet et un morceau de pain rassis pour se sustenter. Félicien l'Auvergnat observe avec un détachement flegmatique Jo le Stéphanois, Léo le Lyonnais, Justin le Nîmois et Augustin le Marmandais. Il s'amuse de la complicité entre Justin et Augustin qui ont découvert qu'en parlant leur patois ils se comprenaient et pouvaient communiquer sans que les autres puissent participer. Lui aussi d'ailleurs, à qui son père, mal à l'aise en français, ne parlait que patois, peut échanger avec eux. En plus, c'est bien utile lorsqu'ils ne veulent pas que les Allemands les espionnent. La langue d'oc est en quelque sorte leur langue secrète. Justin lui fait :

– E ben vòles pas jogar emé nautre [1] ?

– Non ai pas enveia [2], répond-il.

Léo s'énerve :

– Z'avez pas fini de parler plouc, non ?

Du tac au tac, Félicien lui lance :

– Toi le parle-pointu, la ramène pas, t'es en minorité.

– Bien dit, confirme Augustin, d'habitude peu loquace.

Félicien se lève :

– Non, j'ai plutôt envie d'aller voir si je peux trouver quelques cibiches.

– C'est vrai, remarque Jo, que ça aide avec les Frisous de parler leur langue. Dis-moi, tu as entendu quelque chose à la radio sur la situation militaire ?

– J'ai pas tout compris, mais je crois que ça sent le roussi pour les Boches, entre l'Armée rouge qui avance et les bombardements alliés.

– Le problème avec les bombardements, ajoute Jo, c'est que nous aussi on risque de morfler.

– Bon, j'y vais. Je vais voir si je peux glaner quelque chose. Bonne belote, dit Félicien en refermant la porte.

Maintenant, il fait nuit noire, et le froid le saisit. Au jugé, il se dirige vers le baraquement des gardes dont les fenêtres sont éclairées. D'une voix hésitante, il appelle :

– *Wolfgang, bist du da* [3] *?*

De l'intérieur, une voix lui répond :

– *Was ist* [4] *? Félicien ?*

– *Komm' mal aus* [5] *!*

– *Ein moment bitte* [6] *!*

Wolfgang, méfiant, sort, le revolver à la main.

– *Bitte Ruhe ! Hast du Zigaretten* [7] *?*

Brusquement les sirènes retentissent. Félicien lève les yeux et aperçoit dans le ciel qui s'illumine une masse d'avions tels des oiseaux de mauvais augure. Wolfgang lui crie :

– *Pass auf* [8] *!*

Des détonations lui indiquent que la DCA s'est mise en branle. Il a à peine le temps de s'aplatir au sol qu'il entend le sifflement des obus. Une explosion à côté de lui le plaque au sol, et il perd conscience. N'ayant aucune idée du temps qui s'est écoulé, il émerge d'une espèce de brouillard informe et entend des crépitements. Les incendies font rage tout autour de lui. Les Ricains et les Angliches ont dû mettre le paquet [9]. Apparemment, il n'a pas une égratignure. Il faut vite se mettre à l'abri quelque part. Se relevant péniblement, il ne voit plus le baraquement des gardes. À sa place, un trou noir sans fond. Wolfgang gît à quelques pas de lui. Détail horrible, il n'a plus de tête. Il retient son envie de vomir. Pauvre bougre ! Lui qui avait osé lui dire qu'il détestait Hitler. Les bombes ne font pas la différence entre les nazis et les autres, entre les bons Allemands et les mauvais. « Merde, et les potes ? » se dit-il, assailli d'une sourde angoisse. En clopinant, il se dirige vers leur baraque. Mais il n'y a partout que des ruines éclairées par la lueur des incendies. Après avoir hésité un peu, il se rappelle : « C'était là. » Un cratère béant et fumant a englouti la partie de cartes. Il hurle et pleure en même temps : « Merde, merde, merde ! » Il descend dans le trou, il s'agenouille, et ses mains fébriles fouillent dans les cendres brûlantes. De cette pêche mortifère, il ressort

Soutenez l'édition et la librairie indépendantes
Adhérez à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement s'adresser à Jacques Cassabois
28, avenue des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville
jacques.cassabois@orange.fr

conditions d'adhésion
membre fondateur...1000 €
membre bienfaiteur...500 €
membre adhérent.....100 €

Pour adhérer, pensez à indiquer vos coordonnées : adresse postale, courriel et tél.

deux cartes noircies, l'as de pique et l'as de cœur. Bien sûr, le premier porte malheur, et le second lui brûlera le cœur au souvenir de ses camarades à tout jamais disparus alors qu'ils étaient au printemps de leur vie. Il ne pourra plus jamais jouer aux cartes.

1. Eh bien, tu ne veux pas jouer avec nous ?
2. Non, je n'ai pas envie.
3. Wolfgang, tu es là ?
4. Qu'est-ce que c'est ?
5. Tu sors ?
6. Attends !
7. Du calme ! Tu as des cigarettes ?
8. Attention !
9. Leipzig a été détruite à 60 % par les bombardements anglais du 7 décembre 1943.

Pour faire court

par Christian VELLAS

POUR FAIRE COURT : pour moi, une œuvre littéraire est une œuvre d'art. Devant un bloc de pierre, un artiste peut faire émerger des sentiments, de la beauté, du bonheur ou du malheur. Là où ses semblables, ses frères, ses rivaux aboutiront, toujours et toujours, à un tas de cailloux. Quand un écrivain, décrivant un simple piquet planté dans une friche, arrive, avec une musette de mots usagés, des mots de tout le monde, à créer un éblouissement, une secousse d'admiration teintée de jalousie, d'envie, il a atteint le cercle limité des vrais créateurs. Et tout le reste n'est pas de la littérature...

C'est la Tour Eiffel :
elle est pleine de poils.

Eurydice EL-ETR *

* Eurydice est née en avril 1981. Ces pensées ont été notées par ses parents alors qu'elle avait entre 18 mois et 5 ans.

Passé simple

par Emmanuelle GRANGÉ

CE FUT UNE JOURNÉE immobile en épaules retrouvées ; les glissements, les mots odorèrent les rideaux, à pas d'habitude nous volâmes les prémices de la saison prévue. La conviction de l'éternité tint à l'indicible adéquation de nos pores en verve. Seul l'aboiement d'un chien nous remit dans la trajectoire de la terre. Chacun prit son concret en main.

Le glas d'un autre événement sonna un peu plus tard.

Je pris alors mes sanglots en cage, et mon thorax plutôt que de les cracher heurta mes côtes. Toujours par cette même fenêtre, la plus meurtrière de la grande maison, je vis un défilé chaotique d'étoiles. Je jurai au ciel qu'il ne me prendrait plus au jeu de l'éternel regret. D'une énième chronique annoncée, je pris le parti de ne plus collectionner les épitaphes. Je frottai la buée du carreau, ravalai, tête dramatique en arrière, mes larmes qui auraient pu faire couler le mascara de l'actrice ; ainsi je vis l'ampoule nue au plafond puis, rabattant mes yeux vers la nuit de la ville, je distinguai l'homme qui mentait toujours à cette heure solitaire. Je fus à cette seconde-là la plus exacte des douloureuses, je vis mon reflet grandiose de pair tragique, je cherchai mon âme qui heureusement s'accrochait à mes basques : d'un ample mouvement gracieux du bras, je la remis en place, un peu à gauche, juste à côté. Nous rîmes l'espace long d'un passage sur terre, le ridicule me tua à temps.

Si le lendemain il y eut cortège gémissant et homélie, ou paumes tournées vers le haut ou encore étoffe blanche ? L'histoire s'arrêta là, faute de souffle en cage, trêve de silence, mort du cygne, platine plombée couleur pétrole.

Promenade estivale

Solitude chamarrée
De la lande,
Immensité marine,
Silence bruissant
D'air et de plumes.
Surpris, le promeneur
Découvre les ailes du moulin
Aux triangles de toile,
Paralysées par l'homme
Qui lui octroie la vie.

Le jogger affairé ne voit rien.
Son tee-shirt flotte sans grâce,
Orange et transpirant.
Sa compagne essoufflée
Le suit tant bien que mal.
Deux chiens trottinent,
Complaisants.

Notre troupe égayée
Fait un mur protecteur
Et barre le chemin
À tous les indiscrets.
Anne-Marie est ravie,
Elle peut pisser tranquille.

Sylvie HÉROUT

Un blog opératoire

par Claude DUNETON

SUR MON CHEMIN, j'ai rencontré… une femme. Il y en a beaucoup, je sais. Celle-là, elle enseigne le français, ce qui n'est pas rare non plus, et elle en bave comme une Russe, chose assez ordinaire aussi. Mais pour se purger la tête et éviter de devenir complètement marteau, cette personne écrit des *blogs* *. Ah ! les blogs ! C'est la tendance de notre ère technicienne, son parfum de liberté. Les gens ne se parlent pas trop, en général, mais ils ont trouvé cet exutoire tombé du ciel : la confession planétaire !...

Tiphaine – c'est son nom, apparemment – écrit donc, en veux-tu en voilà, son expérience, ses joies parcimonieuses et ses doutes constants, les moments durs, ou drôles, émouvants parfois, ce qui permet de mettre sa vie à distance, de ne pas se laisser enliser tout à fait dans le « vécu ». Elle tient un journal, pour tout dire, mais au lieu que ce soit dans un cahier secret, relié, rangé sous du linge au fond du tiroir de son armoire, c'est un journal électronique dont elle fait profiter la terre entière. Ce qui suppose tout de même un minimum d'apprêt, un soin d'écriture, un souci de clarté et d'élégance, un joli sens des mots, comme quand tu reçois du monde, Marie, que tu mets une jolie robe et que tu défais tes beaux cheveux bien soyeux. En d'autres termes, cette jeune femme souriante, mère de famille avec deux enfants petits, est en train de devenir écrivain – ou *vaine* comme le veut la rumeur.

Je l'ai rencontrée très brièvement parce qu'elle m'a envoyé le manuscrit de son journal de prof dans une ZEP, « zone d'éducation prioritaire » où le public des collèges est socialement en manque de culture et de bonnes manières. Disons les choses ainsi. J'ai lu, je n'en suis pas revenu… Un vrai portrait de la société adolescente dans laquelle nous vivons sans la voir vraiment. Tiphaine – elle s'appelle Tiphaine Touzeil, ce qui est assez chic – l'a vue de trop près, cette société juvénile. Elle a résisté, le nez sur le guidon, et puis elle a craqué. Elle est tombée en déprime d'hôpital parce qu'il y a un moment, si tu prends les choses tellement à cœur, tu te casses la gueule et tu vas grossir les statistiques de l'absentéisme enseignant.

De fait, bizarrement, cette jeune femme qui écrit dans un autre blog, plus intime : « J'ai passé ma vie à lutter contre le réel, à accrocher des morceaux de rêves dans le cœur des hommes » (je crois qu'elle veut dire « l'humanité », pas simplement les mecs), elle a contemplé la réalité tellement en face que son récit journalier constitue un document des plus précieux.

Si ce journal est publié un jour en papier, ce que je souhaite, et qui normalement devrait être le cas si les marchands de papier imprimé n'ont pas tous perdu le sens des réalités, il fera figure de témoin implacable, non seulement sur la profession tant décriée d'enseignant, mais sur la vérité de ces impostures – qui s'appellent « égalité des chances » ou encore « le Bac pour tous » – auxquelles a conduit une démagogie politique de plus en plus délirante. En fait, le moyen le plus fumier qu'ont trouvé les couches culturellement favorisées d'écarter sans rémission les enfants des classes ex-laborieuses, pour donner ainsi de l'air à leur propre progéniture en matant la concurrence.

Par ailleurs, les crétins mondains qui font semblant d'aduler les « langues des jeunes de banlieue » en prétendant qu'elles sont d'une richesse à vous bouleverser d'espoir dans l'avenir du français auront intérêt à lire ce livre ligne à ligne – et même cette phrase délicieuse dans la bouche d'une personne de seize ou dix-sept ans : « La diction, c'est quand on est au restaurant et qu'on veut payer. » Notez que le lieu d'action – et de souffrance – de Tiphaine Touzeil n'est pas les abords de Paris dont on glose tant, mais le cœur d'une ville lointaine, à l'autre bout de la France, à deux pas des frontières.

Quand le livre sera disponible, nous vous en donnerons sans doute des extraits à la Lucarne des Écrivains, cette librairie qu'il faut soutenir à toute force ; en attendant, je vous propose ce court extrait pour vous mettre l'eau à la bouche :

*
* *

« 22 juin 2007 :
De l'incommunicabilité

Récréation de dix heures. Je sors chercher *mon* élève. Dans le couloir, derrière un poteau, un petit bonhomme haut comme trois pommes se cache. Il doit avoir environ quatre ans. Je m'approche de lui en souriant :

– Bonjour toi ! Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es bien trop petit pour venir dans l'école des grands !

– On t'emmerde !

J'ai peut-être mal compris. Son grand frère, en face de lui, ne semble pas réagir. J'essaie une tentative de diversion :

– Elles sont jolies tes chaussures ! Mais c'est Spiderman, non ?

– On t'emmerde !

Toujours pas de réaction du côté du grand frère, il faut quand même que je marque le coup :

– Tu sais, les grands ça ne les fait pas rire du tout, ce que tu dis. C'est des gros mots. Peut-être que ça fait rire les autres petits garçons, mais il ne faut pas le dire à des grands ! Tu as compris ?

Il me regarde droit dans les yeux, le sourire aux lèvres, avant de me répondre :

– On t'emmerde.

La leçon de morale a été brève, il faut que j'aille récupérer la seule élève courageuse de ma classe de troisième qui est venue faire un entraînement au brevet, alors je quitte le petit bonhomme en lui disant au revoir.

Fidèle à lui-même, il me répond :

– On t'emmerde ! »

* http://elbolg.canalblog.com/
http://www.journaldezep.canalblog.com/

AGENDA

Parutions

– Chez Christian Pirot Éd., fin août : *Sur le boulevard du temps qui passe* de Marcel Amont, avant son retour sur la scène parisienne à partir du 15 octobre.
– Aux éditions Les Presses du midi : *Morts au Salève*, polar d'Oliver Carzon, et, le 20 juillet : son 5e roman, *Le Mystère des origines - Le navire du néant* - tome 3.
– Des extraits du récit de Béatrice Courraud, *Papa, maman, ma sœur et moi ; mes années 60*, paraissent ce mois-ci dans le n° 22 de la revue Les Moments Littéraires.
– Paul Desalmand publie à la rentrée chez Arcadia : *Le Promeneur de la Butte 1* (suivi de *La rue du Passe-muraille*, texte proposé par Carmela di Martine), et chez Albin Michel : *Ne leur faites pas dire. Petit inventaire des citations malmenées.*

Événements

– Oliver Carzon dédicace le 18 juillet à Taninges (74) et le 19 à Brangues (38).
– *La Gazette* sera présente avec Jacques Phoebé aux Journées du livre de Sablet les 18 et 19 juillet.
– Le 25 août à 20 h 45, à Pont-à-Mousson, Espace Montrichard, reprise de *La jeune fille de Cranach* de Jean-Paul Wenzel, mis en scène par l'auteur, avec Claude Duneton, Lou Wenzel et Gabriel Dufay, scénographie de Cueco.
– *Insectitudes*, l'expo de Jean-Jacques Grand, Éric de Tugny et Jérôme Toret, se tient jusqu'au 31 août au parc de Tancognaguet, Saint-Pierre de Fursac, dans la Creuse. Ouvert tous les jours sauf mardi, de 15 h à 19 h - 05 55 63 77 40.
– Jean-Paul Colin est du 11 au 13 septembre au Salon du livre de Besançon : *Les Mots Doubs*, organisé par Alice évènements.

La Lucarne des Écrivains

présente

Olivier Manseau

PARIS NOCTURNE
photographies

du 3 au 29 août

finissage ven. 28 août
à partir de 17 h

du 3 au 29 août
photographies
PARIS NOCTURNE
Olivier Manseau

Certaines des photographies sont reproduites dans le recueil d'Olivier Manseau, *Noctambule intra muros* publié aux éditions Filigrane.

Reflets sur le canal de l'Ourcq, 24 x 36 cm.

Marc Albert

COLLAGES
jusqu'au 1er août

À propos de ses collages (qu'il appelle copiages ou co-pillages), Marc Albert écrit : « Tout a commencé, au milieu des années 1960, par la découverte d'un catalogue de Daniel Spoerri intitulé *Petite topographie anecdotée du hasard*. (...) Ce qui me stupéfiait alors, c'était sa fidélité au parti pris d'insignifiance de Marcel Duchamp, alors que pour moi la moindre photo ou carte postale piégée par la colle était une source intarissable de souvenirs. »

Les Français ne lisent pas

par Paul DESALMAND

LES FRANÇAIS ne lisent pas. Le lieu commun est bien installé. Ce que je vois ce matin dans mon wagon de métro (ligne 12, mardi 24 mars, 9 heures) m'incite tout de même à m'interroger. Dans un rayon de trois mètres, cinq personnes lisent un livre. Avec leur aide, je note les titres :

- *Sur le bord de la rivière Piedra* de Paolo Coelho.
- *Les Déferlantes* de Claudie Gallay (2 personnes).
- *Miserere* de Jean-Christophe Grange.
- *L'homme qui voulait vivre sa vie* de Douglas Kennedy.

Entre même une sixième personne munie d'un livre :

- *Eragon* de Christopher Paolini.

Pour être précis, ces six « lecteurs » sont des femmes et même des jeunes femmes. Il faut donc nuancer. Les Français ne lisent pas, mais les Françaises lisent. Trois stations plus loin, deux lectrices sortent et entre un homme, un livre à la main :

- *La Poursuite du bonheur* de Douglas Kennedy.

L'honneur des mâles est sauf.

*

Au réveil

Bonjour le I, bonjour le R...
J'aime beaucoup le Y.

Eurydice EL-ETR

Brève nouvelle

TOUS LES SOIRS, après mon travail, je construis un porte-avions en allumettes. Ça m'occupe, et de toute façon, je n'aime pas la télévision.

Quand je l'aurai fini, je le ferai brûler et, quand il aura brûlé, je recommencerai. Mais cette fois, je construirai un cuirassé.

Philippe BERLING

Pêche à la ligne

par Paul DESALMAND

TOUS LES JOURNAUX mettent en avant deux statistiques. Dans son ensemble, le nombre des pêcheurs à la ligne diminue. Par ailleurs, le nombre des femmes s'adonnant à cette distraction est en nette augmentation. Mais la corrélation entre les deux évolutions n'est jamais établie. Or elle est évidente.

Nombreux sont les hommes qui aiment la pêche parce que c'est le seul moment où ils ne sont pas encombrés de leur bonne femme. La pêche à la ligne est l'oxygène du couple. Si les femmes s'y mettent, cette pratique perd son intérêt pour une partie de la gent masculine.

Il est vrai que les femmes nouvellement adeptes pratiquent parfois cette activité entre elles. Auraient-elles découvert que c'est le seul moyen de passer une journée sans être empistrouillées par leur bonhomme ?

Je tousse de la lumière.
Eurydice EL-ETR

dessins de Jean-Jacques GRAND

À LA LIBRAIRIE

calendrier

Jeudi 10 sept., soirée-conférence Léo Ferré, avec Colette BROGNIAT.

Vendredi 11 sept., soirée Atelier d'écriture avec Isabelle BUISSON, lectures par les participants.

Vendredi 18 sept., Balades littéraires en France, avec Guy GOFFETTE et les éditions Alexandrines.

Samedi 19 sept., Poésie et Jeu avec Carole KAHN et les éditions Le Jardin d'essai.

Toutes les soirées sont à 19 h 30.

expositions

Du 3 au 29 août, « Paris nocturne », photographies d'Olivier MANSEAU. Finissage le vendredi 28 août à partir de 17 h.

ISSN 2101-5201

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à :
Jacques Cassabois (La Lucarne des Écrivains) 28, av. des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville.

nom…… prénom……..
adresse……
ville…… code postal ……
courriel ……
tél.……
❑ Je m'abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.
Ci-joint un chèque de…… libellé à l'ordre de La Lucarne des Écrivains.

La Gazette de la Lucarne
rédaction et administration
32 av. de Flandre, 75019 Paris
maître de menus plaisirs : Armel Louis
ancêtre délégué : Jordan Le Nolain
illustrateur : Jean-Jacques Grand
fée rédactionnelle : Gisèle Joly
lalucarnedesecrivains@alicepro.fr